

LE STUDIO – PHILHARMONIE

Charles Richard-Hamelin

Mardi 19 mars 2019 – 19h



CITÉ DE LA MUSIQUE
PHILHARMONIE DE PARIS

— PROGRAMME —

Robert Schumann

Fantaisie

Frédéric Chopin

Sonate n° 3 op. 58

Charles Richard-Hamelin, piano

Avec le soutien du Gouvernement du Québec.

FIN DU CONCERT (SANS ENTRACTE) VERS 20H.

Robert Schumann (1810-1856)

Fantaisie pour piano en ut majeur op. 17

Durchaus phantastisch und leidenschaftlich vorzutragen [À jouer d'un bout à l'autre d'une manière fantasque et passionnée]

Mässig, durchaus energisch [Modéré, toujours énergique]

Langsam getragen [Lent et soutenu]

Composition : 1835-1836.

Durée : environ 30 minutes.

La *Fantaisie op. 17* de Schumann, en trois mouvements, était à l'origine prévue pour être désignée comme sonate, et sa date de composition (1836) la situe effectivement au milieu de la production des trois sonates de son auteur. Période ardue de la vie de Schumann, où Friedrich Wieck, père de Clara, lui interdit toute fréquentation de sa fille. L'état de désespoir dans lequel cette situation le plonge se ressent dans le premier mouvement, à propos duquel Schumann avouera plus tard à Clara : « C'est sans doute ce que j'ai écrit de plus passionné, une plainte déchirante vers toi. » En témoignent le tourbillon halluciné du début et la rhétorique du premier thème. Dans l'épisode central (« Im Legendenton »), le mouvement se voile de mystère, avant de remonter vers une nouvelle culmination. La réexposition, abrégée, cite en conclusion un lied du cycle de *La Bien-aimée lointaine* de Beethoven (« Nimm sie hin ») : allusion transparente...

Le second mouvement de la *Fantaisie* (en *mi* bémol majeur) était à l'origine intitulé « Arcs de triomphe ». Son début, très orchestral, le place sous le signe d'une grandeur épique, se transmutant rapidement en énergie pulsionnelle. L'épisode central passe par des états contrastés de rêverie inquiète puis d'enjouement spirituel. Après la réexposition, le couronnement pianistique du mouvement constitue la coda, avec sa rapide succession de rythmes pointés issus du premier épisode, en sauts aux deux mains, redoutables pour la précision de frappe.

La tension de la *Fantaisie* décroît progressivement et le finale (lent et soutenu), apporte le rassérènement, après le retour à la vie positive du second mouvement. Débutant comme un nocturne, il tisse un subtil ouvrage harmonique, porteur d'un chant apaisé et culminant sur un choral grandiose, ferveur qui achève d'ancrer l'espérance et donne au triptyque une conclusion intériorisée.

André Lischke

Frédéric Chopin (1810-1849)

Sonate n° 3 en si mineur op. 58

Allegro maestoso

Scherzo. Molto vivace

Largo

Finale. Presto, non tanto

Composition : 1844.

Éditeur : 1845, J. Meissonnier, Paris.

Durée : environ 25 minutes.

Alors que tous ses contemporains et successeurs louèrent quasi unanimement le génie de Chopin pour les « petites » formes, ils furent pour la plupart plus réservés en ce qui concerne les sonates, Schumann le premier, qui – déstabilisé par ses écarts à la norme – publia une critique en demi-teinte de la *Deuxième Sonate* en 1841. Par rapport à celle-ci, la *Troisième Sonate*, publiée quelques années plus tard, est moins étrange ; mais elle est tout aussi réussie. De sa sœur aînée, elle conserve nombre de caractéristiques formelles, comme son architecture quadripartite où le scherzo précède le mouvement lent ou sa réexposition qui saute le premier thème pour aborder immédiatement le second. Mais le ton n'est plus vraiment le même : ici, c'est l'enthousiasme qui prévaut. Soit, sa tonalité générale est à nouveau mineure : *si*, cette fois. Mais l'on a quitté le monde des bémols pour celui des dièses (deux pour *si* mineur, cinq pour *si* majeur, tonalité sur laquelle s'achève la sonate, comme en un souvenir des trajectoires qu'affectionnaient les classiques, et avant eux les baroques, réticents à l'idée de finir sur une tierce imparfaite).

Pourtant, les circonstances de la composition ne sont pas particulièrement heureuses, puisque le cycle fécond des étés à Nohant touche à sa fin avec la détérioration des relations entre George Sand et Chopin, et que la santé de ce dernier, très fragile depuis toujours, empire de jour en jour en cette année 1844. Ce sera la dernière œuvre de grandes dimensions du compositeur, du moins pour le piano seul, puisqu'une *Quatrième Sonate*, pour violoncelle et piano cette fois, verra le jour en 1846.

Majestueux (*maestoso*), le premier mouvement l'est assurément, avec son décidé arpège descendant et ses accords étoffés. La texture se fait ici plus volontiers polyphonique, en une réinterprétation romantique des contrepoints d'un Bach, l'un des auteurs préférés de Chopin, le seul qu'il emporta à Majorque, celui qu'il jouait pour s'échauffer. Le début du développement est symptomatique de cette esthétique du dernier Chopin ; la fin de l'exposition, qui varie avec une vraie gourmandise harmonique le beau second thème aux inflexions belliniennes, aussi. Le joyeux scherzo qui suit joue du contraste entre la guirlande pressée de main droite qui court *leggiero* sur trois octaves et demie et les accords de la partie centrale.

Le largo est une réussite : quelques accords sévères et hiératiques ouvrent sur une douce cantilène faussement naïve, portée par un ostinato rythmique de basse ; un *sostenuto* enchanteur est l'occasion de soigner la couleur instrumentale par l'intrication des mélodies et la douceur de l'attaque, et harmonique, par les chatoyances des enchaînements. Certaines pages debussystes sembleront en porter le souvenir...

Quant au finale, il n'a rien de commun avec la course blafarde qui achevait la sonate précédente : épanoui, généreux, il profite des répétitions de son refrain pour gagner en énergie, passant dans son accompagnement des triolets aux quatiolets puis aux doubles-croches, avant une coda qui, selon les mots de Guy Sacre, « nous jette sa poudre d'or et ses flammèches ».

Angèle Leroy

Robert Schumann

Né en 1810 à Zwickau, le jeune Schumann grandit au milieu des ouvrages de la librairie de son père qui exerce aussi les activités d'éditeur, traducteur et écrivain. Bien vite, il écrit drames et poèmes, s'enthousiasme pour Goethe, Shakespeare, Byron et surtout Jean-Paul, son héros en littérature. En parallèle, il découvre la musique avec les leçons de piano données par l'organiste de la cathédrale, entend Moscheles et Paganini en concert, s'adonne, comme il le note dans un de ses nombreux carnets, aux plaisirs de l'« improvisation libre plusieurs heures par jour » et compose diverses œuvres qui accusent un « manque de théorie, de technique ». Son départ à Leipzig, à 18 ans, marque un premier tournant dans son évolution. Venu officiellement étudier le droit, Schumann prend petit à petit conscience (après un séjour à Heidelberg et un voyage en Italie) qu'il veut devenir musicien. Tout en esquisant ses premières véritables compositions, il caresse un temps le projet de devenir virtuose, et commence les leçons de piano avec Friedrich Wieck, dont la fille Clara, enfant prodige née en 1819, est la meilleure vitrine. Mais un problème à la main anéantit ses rêves de pianiste. L'année 1831 le voit publier ses premières œuvres pour

piano (*Variations Abegg* et *Papillons*) et signer sa première critique musicale dans l'*Allgemeine musikalische Zeitung*. Il prolonge cette expérience avec la fondation de sa propre revue en 1834, la *Neue Zeitschrift für Musik*, qu'il dirigera presque dix ans et dans laquelle il fera paraître des articles essentiels sur Schubert, Berlioz ou Chopin. La revue comme la musique accueillent le ballet des personnages dont Schumann peuple alors son imaginaire, au premier rang desquels Florestan et Eusebius, ses deux doubles. Petit à petit, le jeune homme noue avec Clara Wieck une idylle passionnée que le père de la pianiste tente de contrarier par tous les moyens. Deux demandes en mariage (1837 et 1839) se voient opposer une fin de non-recevoir ; voilà Schumann dans des affres dont il tente de se consoler en composant (la grande *Fantaisie op. 17*, les *Novelletes*, les *Kreisleriana*, le *Carnaval de Vienne*...) et en voyageant. Il part notamment à Vienne dans l'espoir de s'y établir, mais les déconvenues le poussent à revenir en terres leipzigaises. Heureusement, l'amitié avec Mendelssohn, rencontré en 1835, ainsi que l'estime de Liszt (qui, notamment, lui dédiera la *Sonate en si mineur*) mettent du baume au cœur du musicien. En 1839, Robert et Clara se décident à intenter une action

en justice contre Friedrich Wieck et le tribunal leur donne finalement raison l'année suivante, leur permettant de s'unir le 12 septembre. Le temps des œuvres pour piano cède alors la place à celui des lieder (*L'Amour et la Vie d'une femme*, *Dichterliebe*...) de l'année 1840, puis à l'orchestre pour l'année 1841 (création de la *Première Symphonie* par Mendelssohn au Gewandhaus de Leipzig le 31 mars) et enfin à la musique de chambre en 1842 (classiques *Quatuors à cordes op. 41*, œuvres avec piano). Schumann jouit dorénavant d'une véritable considération ; en 1843, la création de son oratorio *Le Paradis et la Péri* est un succès, il prend poste au tout nouveau Conservatoire de Leipzig et refuse la direction de *Allgemeine musikalische Zeitung* qu'on vient de lui proposer. L'année 1844 assombrit les horizons. Schumann, qui souffre depuis longtemps d'angoisses et d'insomnies, s'enfonce dans la dépression. Il abandonne sa revue et le couple déménage à Dresde où il se plaît assez peu. Des pages essentielles voient tout de même le jour : le *Concerto pour piano op. 54* (1845), la *Deuxième Symphonie* (1846). La fin de la décennie, attristée par la mort de leur premier fils et celle de Mendelssohn en 1847, marque un regain d'énergie et d'inspiration : le compositeur reprend son projet sur *Faust* (achevé en 1853), commence *Manfred* et trouve un nouveau langage, profondément personnel, dans

ses compositions pour piano, pour voix et surtout pour petits ensembles. L'installation à Düsseldorf, en 1850, où il prend ses fonctions en tant que Generalmusikdirektor, se fait sous de bons augures. *Genoveva*, l'opéra tant rêvé, est un échec, mais la création de la *Symphonie rhénane*, en 1851, malgré les talents limités du compositeur en direction d'orchestre, panse la blessure. Du point de vue de la composition, les années fastes se prolongent un temps (œuvres chorales notamment), mais, malheureusement, la position de Schumann s'affaiblit peu à peu. En 1853, la rencontre du jeune Brahms (qui a alors 20 ans) prend des allures d'épiphanie : « un génie », s'exclame-t-il. Cependant, l'état mental du compositeur empire gravement. Il se jette dans le Rhin en février 1854, et est interné à sa propre demande quelques jours plus tard à Eendenich, près de Bonn. Il y passe les deux dernières années de sa vie. Un temps, il semble aller mieux, fait de longues promenades et entretient une correspondance suivie. Mais, comprenant qu'il ne sortira pas de l'asile, il finit par refuser de s'alimenter et meurt le 29 juillet 1856, après avoir revu sa femme une dernière fois.

Frédéric Chopin

Né le 1^{er} mars 1810 dans un petit village près de Varsovie, Chopin quitte rapidement la campagne pour la ville, où son père est nommé professeur de

français au lycée. La maison familiale résonne du son du piano, d'abord sous les doigts de la mère et de ses élèves, puis sous ceux du fils, qui montre rapidement une telle aptitude qu'on engage pour lui un maître de musique, le violoniste Wojciech Żywny. Bientôt, le petit prodige se produit dans les salons de l'aristocratie, et jusque devant le grand-duc Constantin, frère du tsar. La famille fréquente l'intelligentsia scientifique, littéraire et musicale de l'époque, et c'est auprès d'amis de son père (le directeur du Conservatoire Elsner, l'organiste Würfel) que Chopin poursuit sa formation. En parallèle, il découvre le patrimoine musical de son pays, dont on trouve la trace dès ses premières œuvres, telles les mazurkas, un genre auquel il reviendra toute sa vie. Il complète son apprentissage au Conservatoire de Varsovie, où il entre en 1826, ainsi qu'à l'université, et commence d'attirer l'attention du monde musical par ses compositions : ainsi avec ses *Variations sur « Là ci darem la mano »*, qui inspirent à Schumann un article louangeur (« Chapeau bas, messieurs ! Un génie ! ») ou avec son *Concerto en fa mineur*, qui lui vaut les acclamations du tout Varsovie en mars 1830. Désireux de prouver son talent sur les grandes scènes européennes, Chopin quitte Varsovie pour Vienne à la fin de l'année 1830. C'est là qu'éclate l'insurrection polonaise, durement réprimée ; il ne remettra plus jamais

les pieds dans son pays natal. Après un séjour de plusieurs mois qui ne lui apporte pas la reconnaissance espérée (mais lui permet de composer une bonne partie du recueil visionnaire des *Études op. 10*, où le jeune artiste affirme sans doute aucun son génie), il part pour Paris, où il rencontre un meilleur accueil. Il y devient un professeur de piano couru, ce qui le met à l'abri du besoin, et se produit régulièrement en concert, gagnant petit à petit l'estime du monde musical parisien qui, dès 1834, le place au premier rang des musiciens de l'époque. La période est riche en mondanités, mais aussi en amitiés avec les plus grands représentants de la modernité artistique, tels Berlioz, Liszt, Hiller ou, du côté de la peinture, Delacroix. Les compositions se succèdent : *Études op. 25*, première des *Ballades*, mazurkas toujours, quelques *Nocturnes*. Après une première impression défavorable en 1836, lors de leur rencontre par l'intermédiaire de Liszt, Chopin entame une liaison avec l'écrivain George Sand. Ils passent avec déplaisir l'hiver 1838 (*Préludes op. 28*, *Deuxième Ballade*) à Majorque, où la santé de Chopin, fragile depuis l'enfance, se détériore brutalement, puis partagent plusieurs années durant leur temps entre Paris, en hiver, et Nohant, la demeure familiale de George Sand, l'été. De rares récitals publics (avril 1841, février 1842), triomphaux, ponctuent cette période faste pour l'inspiration :

deux dernières *Ballades, Polonaise héroïque op. 53, Barcarolle op. 60*. Divers deuils, dont celui de son père en 1844, ainsi qu'une aggravation de l'état de santé du musicien colorent d'un éclairage particulier la fin de la relation avec George Sand, actée en juillet 1847. Une tournée en Angleterre en

1847-1848 achève de l'épuiser sans pour autant assainir sa situation financière, mise à mal par la maladie. En octobre 1849, les dernières attaques de la tuberculose viennent mettre un terme à la courte vie de ce poète du piano, vir tueuse confirmé, qui en a véritablement révolutionné l'histoire.

— L'INTERPRÈTE —

Charles Richard-Hamelin

Lauréat de la médaille d'argent et du Prix Krystian Zimerman lors du Concours international de piano Frédéric Chopin à Varsovie en 2015, le pianiste canadien Charles Richard-Hamelin se démarque aujourd'hui comme l'un des plus importants de sa génération. Il s'est aussi fait remarquer à l'échelle internationale en 2014 en recevant le deuxième prix au Concours musical international de Montréal ainsi que le troisième prix au Seoul International Music Competition. Charles Richard-Hamelin a été récipiendaire de l'Ordre des Arts et des Lettres du Québec et du prestigieux Career Development Award offert par le Women's Musical Club of Toronto. Il a été l'invité de plusieurs grands festivals tels La Roque-d'Anthéron en France, le Festival du Printemps de Prague, le festival Chopin et son Europe à Varsovie

et le Festival de Lanaudière. En tant que soliste, il a pu se faire entendre avec une cinquantaine d'ensembles dont les principaux orchestres symphoniques canadiens (Montréal, Toronto, Ottawa, Métropolitain, Québec, Edmonton, Calgary...) ainsi qu'avec l'Orchestre philharmonique de Varsovie, le Sinfonia Varsovia, l'Orchestre symphonique métropolitain de Tokyo, l'Orchestre symphonique de Singapour, le Korean Symphony Orchestra, l'OFU-NAM (Mexique), les Violons du Roy et I Musici de Montréal. Il a collaboré avec des chefs de grande renommée comme Kent Nagano, Antoni Wit, Vasily Petrenko, Jacek Kaspszyk, Aziz Shokhakov, Peter Ondjian, Jacques Lacombe, Fabien Gabel, Carlo Rizzi, Alexander Prior, Giancarlo Guerrero, Christoph Campestrini, Lan Shui et Jean-Marie Zeitouni. Diplômé de

l'Université McGill, de la Yale School of Music et du Conservatoire de musique de Montréal, il a étudié auprès de Paul Surdulescu, Sara Laimon, Boris Berman, André Laplante et Jean Saulnier. Gagnant de plusieurs Prix Opus et Prix Félix, Charles Richard-Hamelin enregistre depuis 2015 exclusivement sous le label Analekta. Son premier disque solo, consacré aux dernières œuvres de Chopin, a reçu l'éloge de critiques à travers le monde (*Diapason*, *BBC Music Magazine*). Son second album, enregistré en concert à Québec et comportant des œuvres

de Beethoven, Enescu et Chopin, a été reçu très chaleureusement depuis son lancement à l'automne 2016, notamment par le prestigieux magazine *Gramophone*. Paru à l'automne 2018, le premier volume de l'intégrale des sonates pour piano et violon de Beethoven avec Andrew Wan, premier violon de l'Orchestre symphonique de Montréal, est également encensé par la critique (*Le Devoir*, *Radio-Canada*). Ses prochains projets discographiques incluent les deux concertos de Chopin avec l'Orchestre symphonique de Montréal et Kent Nagano.

OFFRE JEUNES MOINS DE 28 ANS

ABONNEMENT 3 CONCERTS ET + : 8 € LA PLACE

PLACE À L'UNITÉ : 10 €

Réservez dès maintenant : 01 44 84 44 84 - PHILHARMONIEDEPARIS.FR

PHILHARMONIE DE PARIS

MUSÉE DE LA MUSIQUE

VENEZ
COSTUMÉS !
Plumes et oiseaux

Jeudi 21 mars entre 19h et minuit

NUIT DU ROSSIGNOL

Une soirée poétique pour fêter le printemps !

1^{RE} ÉDITION

CONCERTS • PERFORMANCES • DJ SET
ATELIERS • BAR ÉPHÉMÈRE...

Entrée : 10 €

Réservez dès maintenant

01 44 84 44 84 - PHILHARMONIEDEPARIS.FR



CITÉ DE LA MUSIQUE
PHILHARMONIE
DE PARIS